

Gottfried Benn (Brandebourg, 1886-Berlin-Ouest 1956).

Fils de pasteur protestant, il étudia d'abord la théologie et la philologie pour se consacrer finalement au métier de son choix, la médecine, qu'il exercera tantôt comme médecin militaire, tantôt comme spécialiste des maladies vénériennes. Influencé par son métier, grand admirateur de Nietzsche, il opposera pendant toute sa vie, à toutes les formes de philosophie progressiste de l'histoire, un nihilisme aristocratique qui voit dans la forme achevée le seul "sens" de l'humanité. Cette attitude le rapprocha, dans les années 30, du régime national-socialiste qu'il célébra, dans plusieurs discours, comme vice-président de la « Chambre des écrivains ».

Très vite, cependant, il comprit son erreur et dès 1938 il fut exclu de la « Chambre des écrivains » et frappé d'une interdiction de publier. Après ce silence, prolongé par la censure des Alliés, Benn recommença à faire paraître ses œuvres à partir de 1948 (*Double Vie*, 1950). En 1951, il obtint le prix Buchner. Malgré la force de conviction et le style ciselé de ses essais et pièces en prose (*Cerveaux*, 1916; *le Ptolémaïque*, 1949) Benn est surtout un poète lyrique. Vers la fin de sa vie, il a développé son esthétisme dans *Problèmes du lyrisme* (1951), texte que l'on peut qualifier de testament de « L'art pour l'art » et du futurisme. Le médecin Benn a révolutionné le lyrisme en 1912 avec les poèmes de Morgue : le regard froid et le vocabulaire scientifique en font, en plein expressionnisme, le précurseur de la Nouvelle Objectivité. Les recueils *Fils* (1914), *Chair* (1917) et les *Poésies choisies* (1927) consacrent l'image du poète expressionniste, celui de la « Phase I » de son œuvre. La « Phase II », née du silence imposé, est tout entièrement contenue dans les *Poèmes statiques* (1948), dont le style néoclassique et la distance à l'égard de l'histoire évoquent (dans leur registre et leur contexte particuliers) le Goethe d'après sa rupture avec le Sturm und Drang (*Distillations*, 1953).

Le romancier belge **Pierre Mertens** a écrit *Les Eblouissements*, un magistral récit autour de la vie tourmentée de Gottfried Benn.

Gottfried Benn, rue Saint-Bernard.

L'adjudant-médecin a déménagé : il occupe maintenant un hôtel de maître de onze pièces dans le quartier Louise, dont on a spolié le propriétaire, un émigré. Il l'habite seul, avec son ordonnance. Ici, il ne manque pas un porte-pipes, ni un couvert en argent, ni même une bonbonnière où, d'aventure, il s'est trouvé de la cocaïne à priser. On ne serait plus jamais aussi riche. On ne donnerait pas ce royaume pour un cheval. On règne sur un désert. Mais n'y aurait-il pas de paradis autre qu'artificiel ? On peut encore « fleurir avec munificence avant de mourir ».

Pierre Mertens
Les Eblouissements

J'avais peu de service, pouvais être en civil, n'étais affecté de rien, attaché à personne, comprenais à peine la langue; flânais dans les rues, peuple étranger. (...) qu'était la canonade de l'Yser, sans laquelle aucune journée ne se passait ! - la vie se balançait dans une atmosphère de silence et d'abandon, je vivais à la lisière, là où l'existence s'évanouit et où le Moi commence, je pense souvent à ces semaines, elles étaient la vie, elles ne reviendront pas, tout le reste était du toc.

Gottfried Benn
Double vie